

---

M A N U S C R I T

---

***KELLY***

de Patrick Roth  
Traduit de l'allemand par Nicole Roethel

cote : ALL92D080

Date/année d'écriture de la pièce :  
Date/année de traduction de la pièce : 1992

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N A N T O I N E V I T E Z**  
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

DIE WACHSAMEN (Les Veilleurs) - trois monodrames, trois personnages : Kelly, Paul et John. Trois histoires de passion, trois plongées dans la nuit du passé, à l'heure où la mémoire dérive, entre chien et loup, bribes rescapées des ténèbres de l'inconscient, juste avant le retour de la pleine lumière.

KELLY, condamné à mort pour meurtre, attend le moment d'être exécuté et rêve de cette étreinte effleurée qui a envahi toute sa vie.

PAUL, dans le tréfonds de cette montagne qui dissimule une bombe nucléaire, est assis, seul, face aux commandes porteuses de mort et se souvient d'une vieille histoire d'amour.

JOHN s'est réfugié dans une piscine : flammes et secousses sismiques menacent d'anéantir Los Angeles ; il a posé un téléphone sur la margelle, il attend l'appel de cette femme, là-bas en Allemagne.

Une seule chose reste à ces "veilleurs", ultime et unique moyen de se faire entendre, une fois encore : leur langage. Dans ce seul lieu, où va se déployer à toute allure le film de leur vie : leur mémoire.

C'est par bouffées que remontent en eux, les submergent, ces heures de bonheur et de lumière qui leur ont été mesurées et sur lesquelles maintenant ils se jettent de plus belle, à en perdre la tête, pressés par une fin imminente.

Et ils parlent, ils maîtrisent si bien la langue, ces orateurs aphones, comme s'ils déroulaient un fil, celui de leur fragile vie intérieure, celle qu'ils n'ont même pas vécue peut-être, et ils nous disent ce qu'ils n'ont jamais osé dire à personne.

**KELLY**, condamné à mort pour meurtre, attend le moment de l'exécution. Il est dans sa cellule, il y a une panne de courant, on est en train de réparer. Et dans ce laps de temps hasardeux, il parle, s'adresse à la seule femme qu'il ait jamais aimée, il dit sa vie, ses rêves, et souvent le disque s'enraye, bribes rescapées des ténèbres de l'inconscient, entre chien et loup, juste avant le retour de la pleine lumière. Les mots, c'est tout ce qui lui reste, et voilà que se dévide à toute allure le film de sa vie, ce fil ténu qu'il n'avait jamais osé dire à personne. Où l'amour n'a jamais été aussi proche de la mort.

**KELLY** est le premier de trois monodrames (*Die Wachsamern - Les Veilleurs*) parus aux Editions Suhrkamp en 1990.

**PATRICK ROTH**, né en 1953 à Fribourg, en Allemagne, a fait des études littéraires en Allemagne puis, à la suite d'une bourse, a suivi les cours de la section cinéma de l'University of Southern California. Il est dramaturge, dialoguiste-réalisateur (*The Killers - Les Tueurs*), écrivain (*Riverside*, 1991, une nouvelle pour laquelle il a obtenu le Prix Rauriser en 1992). Il prépare une série de dramatiques pour la radio et un film (*The Hunters - Les Chasseurs*). Il vit actuellement à Los Angeles.

**NICOLE ROETHEL** a très longuement séjourné en Allemagne. A été responsable de la communication au Théâtre de l'Europe sous la direction de Giorgio Strehler. Elle vient de terminer la traduction de *Schlusschor - Choeur final*, de Botho Strauss, en collaboration avec Joël Jouanneau, pour les Editions de L'Arche.

MYthograph Films  
Patrick Roth  
14934 Dickens Street  
SHERMAN OAKS, CALIFORNIA 91403

Tél : (818) 906-8677

Fax : (818) 990-9496

PATRICK ROTH

**KELLY**

ou De la rencontre dans le petit parc

"Well, he made good"

(Le boxeur Jim Jeffries

à la mort de Rudolf Valentino)

traduction

NICOLE ROETHEL

01 42 57 35 54

c/o Suhrkamp Verlag / L'Arche Editeur, Paris, 01 43 26 60 72

**Le Commentateur :**

Le 13 décembre  
un vendredi -  
une pluie d'orage  
a éclaté -  
du couloir de la prison  
on voit  
l'eau qui dévale des gouttières  
et vient gicler  
sur la vitre encore grise -  
il est 5 heures du matin,  
l'homme est conduit à la chambre à gaz.

À des centaines de kilomètres de chez lui,  
de son petit parc du Hollywood Boulevard.  
Loin, là-bas,  
et pourtant sous le même ciel.

Son nom :  
Kelly J. Castellani.  
Cinquante-huit ans.  
Un de ces chômeurs, de ces clochards  
qui peuplent les rues du Hollywood.

Kelly  
s'est reconnu coupable  
du meurtre de Lucy Skyler,  
trente-cinq ans.  
Aux dires de ses gardiens  
Kelly aurait  
eu l'habitude de soliloquer  
s'adressant à la victime  
comme à sa bien-aimée, à sa femme.  
Source pour les gardiens  
de maintes railleries.  
Car lors de l'instruction du procès  
on s'était bien vite aperçu  
que Kelly  
n'avait jamais parlé à cette femme  
qu'elle ne l'avait pas connu.

La chambre à gaz.  
Trois tubes de néon bourdonnent,  
ils éclairent le caisson étanche.

Kelly Castellani  
est conduit par deux gardiens

jusqu'au milieu de la chambre à gaz.  
On l'assoit sur la chaise.  
L'attache.  
Le cuir des courroies  
plutôt rêche, plutôt froid  
ce matin là.  
On inspecte  
les boucles,  
les ardillons qui s'enchâssent  
dans les trous des courroies.  
On s'assure  
qu'en dessous de son siège  
les petites  
boules de verre qui contiennent le cyanure  
se trouvent bien  
là  
sur le pot d'acide sulfurique.  
Puis  
les gardiens quittent l'endroit.

Ce matin-là  
quelques secondes avant  
l'exécution  
un "sévère orage"-  
comme le titrera le *Los Angeles Times*  
dans son édition de la matinée -  
diffère  
l'accomplissement de la sentence.

**Kelly :**

Du temps encore.  
Arraché.  
Comme une page.  
J'ai encore du temps.  
Pourquoi ? demandes-tu, mon aimée.  
Parce qu'il fait sombre  
pour le moment.  
Le dispositif  
en dessous de la chaise  
peut fonctionner aussi sans lumière.  
Mais sans lumière  
ils ne peuvent pas me voir.  
Là-bas...  
voir  
par la fente dans la fenêtre là-bas.  
Et eux -

ils doivent et ils veulent me  
voir  
"pendant".  
Voir ? demandes-tu, mon aimée.  
Eh bien oui, voir.  
Apprécier  
la cause et l'effet.  
De cette seule façon  
mon aimée  
ils auront la certitude.  
Que l'action de l'acide  
s'accomplit.  
Que le gaz ainsi libéré  
fait son travail.  
À chacun  
le  
sien.

Écoute,  
mon aimée.  
Voici un triangle,  
mélodrame :  
il y a  
A, B et C.  
C'est à dire :  
cause, effet et  
oeil.  
Ou encore :  
amant, aimée  
et  
le tentateur.  
Unis  
pour le meilleur et pour le pire.  
Mais A et B  
- ça c'est nous -  
peuvent très bien vivre sans lumière  
et ils n'ont pas même besoin de se toucher.  
A et B  
croient l'un en l'autre.  
A et B  
s'aiment.  
Sur cette sombre ligne  
toute droite  
bénie de Dieu.  
Pas vrai ?

Viens près de moi.

Je suis si seul.  
Tu veux fumer ?  
Non? Je t'en prie,  
j'aime bien quand tu fumes.  
Je t'en prie.  
Tu me manques infiniment.  
Parce que je suis lié à toi.  
Tu sais ça  
mon aimée.

Cette nuit j'ai rêvé de toi.  
Tu t'y connais toi en rêves ?  
Moi alors pas du tout.  
Tout ce que je sais  
c'est que tout au long de ma vie  
j'ai été seul.  
Que faire  
pour échapper à la solitude  
dans les rues ?  
Alors que chaque ligne  
doit bien passer à côté de toi  
puisqu'elles sont des rues.

J'étais dans une forêt.  
Pas tout à fait une forêt...  
Je sortais de  
sous les deux arbres en couronne,  
ceux qui ont poussé l'un dans l'autre,  
tu les connais  
à l'entrée du Parc DeLongpre  
le petit parc  
de la "Résidence Eden",  
juste en face de chez toi.

Je ne sais pas dans mon rêve  
pourquoi je suis là.  
C'est le soir.  
En sortant  
de l'ombre des arbres  
m'apprêtant à suivre tranquillement le petit chemin  
qui mène en bas vers la pelouse  
j'entends le carillon  
de l'église presbytérienne  
qui d'ailleurs par temps d'orage  
ne fonctionne jamais  
mais qui là justement  
appelle à l'office

parce que c'est un beau soir d'été  
- et le système d'amplification  
par temps sec  
t'en as pour ton argent.

Il n'y a presque personne dans le parc.  
Tandis que  
je marche tranquillement vers la pelouse  
en suivant le petit chemin...  
j'arrive à hauteur  
d'un buisson.  
Du buisson  
pointe droit sur moi  
une main.  
Je suis très près.  
J'ai vu la main  
beaucoup trop tard  
j'étais bien trop terrifié  
pour reculer  
ou même m'esquiver  
je me retrouve pile devant la main  
dont l'index raide  
accusateur  
pointe vers moi  
oui  
pointe  
raide  
vers ma bouche.  
Je reste là comme pétrifié.  
Je grelotte en plein été.  
C'est grotesque.  
Je reste là comme pétrifié.  
Cloué sur place  
raide  
de peur.  
Je...fais sous moi...  
c'est horrible monstrueux ...  
crotte...urine...tout le merdier  
dégouline sous moi...  
A coup sûr...la chose la plus grotesque  
que ce parc ait jamais vu.  
Voilà  
que des gens me remarquent...  
qu'ils en appellent d'autres  
les appâtent  
avec des descriptions  
concises